

**BABYLONE, ENCORE.
JOYCE, DÖBLIN ET DOS PASSOS**

Pierre-Jean Le Quéau¹

Mort, c'est ce que nous voyons éveillé;
songes, ce que nous voyons en
dormant.

Héraclite

Je suis un dieu et né des dieux,
brillant, scintillant, lumineux,
rayonnant, parfumé et beau, mais
maintenant réduit à souffrir.

Psaume manichéen de Tourfan

Introït: les hérétiques

D'un brasier à l'autre, trois coups décisifs portés à l'édifice de la littérature: *Ulysse*, *Manhattan transfer*, *Berlin Alexanderplatz*. Trois romans maudits en leur temps, promis à l'index, ou au bûcher²... rachetés depuis. Gloire posthume,

¹ **Pierre-Jean Le Quéau est sociologue-conseil à Paris. Il prépare actuellement une thèse de socio-anthropologie à la Sorbonne.**

² **Les 500 premiers exemplaires d'*Ulysse* furent brûlés pour cause de «pornographie», à sa première parution partielle en 1918 aux États-Unis. D'autres subirent le même sort en 1922, en Irlande, lors de sa deuxième édition. *Berlin Alexanderplatz* fut immolé en 1933, en même temps que les**

comme toujours, pour les trois auteurs qui furent des réprouvés: Joyce, Dos Passos, Döblin. L'époque, bien sûr, n'est pas indifférente à la tonalité particulière de leur révolte. Un monde «en marche», soulevé, comme dit un personnage de Dos Passos, par une «vague d'expansion et de progrès»... l'âge d'or de la modernité. L'Optimisme règne en maître. Partout s'élèvent des tours de Babel et des remparts pour les nouvelles Babylones. Tous les symboles de l'orgueil et de l'oubli. On se livre, corps et âme à l'Amnésie. Effacer à tout prix le souvenir de la Grande Guerre, celle qui devait être la «der des der»... Mais toutes les plaies ne sont pas encore pansées que déjà le monde est *in extremis*. Le mouvement s'accélère. On a su, après, vers quoi courait la Civilisation.

Il n'est pas évident pourtant que ces trois romans annoncent la future catastrophe, que les trois auteurs aient «vu» ce qui allait se passer, qu'ils aient senti une menace précise. Moins prophètes, sans doute, d'un désastre à venir que Conscience d'une chute déjà accomplie, *in illo tempore*. Pas de châtement divin, non plus, en perspective, mais l'accomplissement inéluctable d'un destin tragique. c'est en quoi ils se distinguent des autres oiseaux de mauvais augure qui sévissaient vingt ans auparavant, les «décadents» qui avaient l'excuse d'une «fin de siècle»: les Léon Bloy, les Huysmans, après leur conversion. Ceux-là n'agissaient, ne réagissaient en fait, que par peur. L'hérésie de Joyce, de Dos Passos et de Döblin est bien plus radicale: trois coups portés contre le Style, contre la Morale, contre la Modernité. Contre l'air du temps. Mais elle constitue en même temps le fondement d'une *irreligion nouvelle*, d'une nouvelle «sociabilité» entre l'Homme et le Cosmos: car, comme le souligne Jean-Marie Guyau, «Etre *irreligieux* ou *a-religieux* n'est pas être *anti-religieux*»³.

œuvres de vingt-quatre autres auteurs «décadents», dans un des autodafés du IIIe Reich naissant.

³ Jean-Marie Guyau, *L'irreligion de l'avenir*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1925, p. XIV.

À la manière de nouveaux gnostiques, ces trois auteurs font bien «l'expérience affective» d'un monde absurde, livré à la malédiction. Le souvenir de Babylone revient toujours dans ces trois romans, comme une nécessité; une image qui s'impose pour signifier la déchéance: la ville matrice du vice et de la corruption. Comme les hérétiques des premiers siècles, ces trois-là réfutent le sens que lui donne l'Ancien Testament comme juste châtiment d'un Dieu bon contre l'homme pécheur. À proprement parler, Babylone devient un «mythe»: «L'image idéale de compensation qui colore de grandeur son (notre) âme humiliée»⁴. Ce qui rend Joyce, Dos Passos et Döblin insupportables à leur époque, c'est l'entreprise de déresponsabilisation, de dé-culpabilisation qu'ils accomplissent. Œuvres de libération intolérables, ces trois romans retracent une quête de l'origine au terme de laquelle l'Homme se trouve délivré de la responsabilité du péché. Le voyage de l'Homme sur terre est une tragédie, conséquence d'une défaite antérieure, quand le Père de la Grandeur fut vaincu par le Prince des Ténèbres. Depuis, il reste prisonnier de la Matière, étincelle de Lumière captive du Mélange. Comme dans une autre «recherche du temps perdu», ces trois textes nous proposent de remonter à la source des origines, de nous ressouvenir de notre Nature Véritable, de nous rappeler ce temps où nous avions des ailes.

Premier chant: les Béances

Le premier crime, donc: atteinte à la sainte Écriture, délit de Langue, crime de lèse-littérature! De ce point de vue, il faut reconnaître que nos trois auteurs n'ont pas fait preuve de la même violence. Le plus extrémiste, celui qui est allé le plus loin dans la distorsion qu'il a fait subir au langage, c'est Joyce. On n'a pas fini - et l'on ne finira probablement jamais - de se perdre en conjectures et en interprétations diverses devant son *Ulysse*. On ne l'épuisera pas. On a atteint là une sorte de limite - degré 9 sur l'échelle de Richter des tremblements de textes, secousse

⁴ **Roger Caillois, *Le mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, 1938, p. 26.**

formidable qu'on continue aujourd'hui encore de percevoir, amplifiée qu'elle a été, c'est vrai, par cet autre séisme dont l'épicentre fut Paris en 1932: le *Voyage au bout de la nuit*⁵ de L.-F. Céline. Ce dernier n'aura de cesse, d'ailleurs, de vociférer, de rugir contre celui qui, avant lui, créa un précédent. Il imaginera même Gaston Gallimard, son éditeur, conspirant contre lui, les bras chargés de colis: «Toujours des Joyce, jamais des Céline...».

Devant *Ulysse*, d'abord, c'est l'étonnement pur: on reste un moment comme interdit devant l'explosion jaillissante, le feu d'artifice. Mais les autres aussi, à leur manière, y sont allés de leur coup de pioche contre la Langue. Il n'y a sans doute pas d'autre unité entre Joyce, Dos Passos et Döblin que cette expérience de déconstruction du langage littéraire classique. On se situe en deçà du style, de la forme. Le même bruit de fond, seulement, dans ces trois romans, la même rumeur. La remontée à la surface d'une «part maudite», le résidu produit par la «Grande Littérature» bourgeoise: le refoulé. «L'agitation humaine est au moins vulgaire et peut-être inavouable, dit George Bataille. Elle est la honte du désespoir Icarien... Mais à la perte de la tête, il n'y a pas d'autres réponses: un ricanement grossier, d'ignobles grimaces». C'est de cette matière que sont faits ces trois textes, c'est ce que traduisent les monologues intérieurs de Bloom (le nouvel Ulysse), de Franz Biederkopf (la brute tragi-comique de *Berlin AlexanderPlatz*), de Jimmy Herf ou d'Elaine Thatcher-Oglethorpe (deux ombres new-yorkaises): les plus petits calculs, les messes intérieures les plus basses, les motivations les plus triviales - tout cela impersonnel, presque interchangeable, quel que soit le rang dans l'échelle sociale ou le lieu de tribulations: Berlin, New-York ou Dublin. On y trouve aussi des pans entiers du sens commun et de la sagesse populaire: du proverbe au jeu de mots figé et rituel, coquin de

⁵ **Au nombre de ces ouvrages qui ont relayé et amplifié, au cours de la décennie suivante, le choc initial d'*Ulysse*, il faut aussi compter *L'homme sans qualités* de Robert Musil, dont la publication du premier volume date de 1931.**

préférence. Ou encore des «textes» venus d'ailleurs et plus différenciés: les rengaines populaires en vogue dans les années vingt, les grands succès du moment, le *hit-parade* des rues, qui fait boire et hurler dans les bistros; les chansons obscènes - corps de garde et carabins - comme celles qui nous font rougir quand on se surprend à les chanter seul dans son bain... Il y a encore tous les autres bruits parasites qui polluent l'air du temps mais qui enrichissent aussi tellement nos «coqs à l'âne» intérieurs: annonces publicitaires, titres de journaux, slogans politiques. Et le roulement des tramways, et les usines, et les voitures. Les milliers de voix à peine entendues qui se confondent dans le brouhaha d'une cité grouillante: les beuglements des ivrognes... En somme, tous les langages proscrits par l'«Académie»; tout le contraire de l'Élévation, de la Distinction. On ne trouve rien de tel nulle part, même chez les naturalistes qui pourtant avaient aussi visité les caboulots. Avec Zola, on s'en rapproche un peu, on descend déjà «bien bas»: avec Huysmans - «première façon»⁶ - aussi. Mais il reste toujours comme une «intention» qui reste étrangère à cette matière. Et puis la Langue survit intacte, la facture classique subsiste.

Ce qui fait la différence, en fait, c'est le «Sous-Texte», comme l'a baptisé Stanislavski, cette pensée implicite qui soutend les dialogues et précède les actions. Il est là le résidu qu'une littérature écrase sous la lourde machinerie des grands Mobiles, la Psychologie des Héros, et qui jaillit tout à coup, insensé, à Dublin, à Berlin, à New-York. Joyce, Döblin et Dos Passos sont des thaumaturges invoquant un Démon, des forces obscures. Pour Jean Duvignaud, ce surgissement du Sous-Texte est l'essence même du fait anomique qui contient le pouvoir paradoxal de détruire et de régénérer. Joyce, selon le sociologue français, effectue cette percée à travers tous les discours plus ou moins figés qui composent, en autant de strates superposées, l'Institution.

⁶ Voir notamment: *Marthe et Les soeurs Vatard*.

Tectonique des textes: en Haut (en surface), il y a les formes discursives les plus achevées: la Langue - fossilisée - de l'Académie, les discours «officiels»; puis on «descend» vers le langage de l'opposition à l'Académie; plus bas (et en sautant des étapes de la pyramide très détaillée de Duvignaud), il y a le langage symbolique indépendant; encore plus bas, les discours «ouvrier», ceux de la «vie privée». Et au fond, tout au fond, il y a le Sous-Texte: le-tout-juste-articulé, l'à-peine-formulé. Une Béance s'ouvre à travers ces couches successives et laisse jaillir le Feu:

De telles Béances sont essentielles dans notre existence individuelle et collective (...) elles correspondent à des instants privilégiés, uniques, périssables, au cours desquels les autres langages sont isolés par l'agression violente, toujours violente, de cette fascination ou de ce ravissement⁷.

C'est là aussi sans doute le rapport intime qui lie nos trois auteurs à leur époque. Les années vingt: tout un monde sauvé des eaux, tiré vers le haut, lumineux et rationalisé, intact. Mais le voici qui sombre à nouveau dans une brutalité sans espoir. Des années riches en coulées de lave, une période de potentialisation dans le chaos général; des portes s'ouvrent à tous les possibles. Le surgissement inopiné du Sous-Texte révèle l'infra-monde de nos déterminations recouvertes, autrement, par le voile pudique des euphémismes, toutes les images du Sacré: Nuit, Silence, Dieu... Si ces trois romans ont bien aujourd'hui encore quelque chose de monstrueux, et à plus forte raison à leur époque, c'est parce qu'ils ouvrent la porte d'un domaine jusque-là

⁷ **Jean Duvignaud, *Hérésie et subversion*, Paris, Éd. La Différence, 1986. Pour la notion de Sous-Texte, voir en particulier les p. 84 et suivantes. Voir également Nathalie Sarraute, *L'ère du soupçon*, Paris, Gallimard, 1956, notamment le 3ème chapitre: «Conversation et sous-conversation».**

interdit et imposent la présence d'un Au-Delà (En-Deçà) qui est, selon J. Duvignaud, le «gisement» même de l'Être dans le Cosmos.

Les gnostiques des premiers temps chrétiens ont, de la Béance, une signification assez semblable. Pour eux, ces petites «trouées» dans la voûte céleste laissent entrevoir la Lumière d'un autre monde radieux duquel l'homme est issu, mais auquel il n'appartient plus. Elles lui rappellent sa Nature Vraie, l'éveille à la conscience de son Origine. Tous les mythes anthropologiques ou cosmologiques de toutes les gnoses se ramènent, malgré leur diversité, à cette Catastrophe qui fit déchoir l'Homme Primordial du Plérôme et le laissa prisonnier des Ténèbres. De la rencontre du royaume de la Lumière avec celui de l'Obscurité résulte le Mélange: la Matière conçue par les démons pour retenir captives les parcelles de la Clarté dont ils réussissent à s'emparer. Une «expérience affective» de l'incomptabilité de la Nature Vraie de l'Homme (Le *Noûs*, Esprit de Lumière) et celle du monde dans lequel il a échoué, est toujours le commencement de la réflexion gnostique. Selon H.-C. Puech, cette expérience première est celle de l'étrangeté radicale du monde marqué du signe de la Malédiction⁸. Théologie «à rebours» où le Dieu créateur est un génie malfaisant... Iadalbaôth (ou Sabaôth), le créateur de la Genèse pour les gnostiques, est un être pervers. Celse: «il est le dieu maudit des juifs qui fait pleuvoir et tonner, qui est le créateur de ce monde, le dieu de Moïse et de la création du monde».

La gnose est un savoir qui repose sur la conscience que l'individu a de son origine. Elle le sauve par cela même en le ré-intégrant, après son voyage sur la terre, dans le plérôme divin. Tout repose sur l'anamnèse, la remémoration de cette donnée essentielle. Le gnostique rejoue le mythe de l'Homme Primordial se réveillant après sa capture et implorant le Père de

⁸ Voir les ouvrages de Henri-Charles Puech, *En quête de la gnose*, 2 tomes, Paris, Gallimard, 1978 et *Sur le manichéisme*, Paris, Flammarion, 1979.

la Grandeur de venir à son secours. Il refait le geste d'Adam ouvrant les yeux après avoir goûté le fruit de l'arbre de la Connaissance. La Béance participe à cette Révélation, elle est un moyen mnémotechnique, pour le gnostique, de dépasser son insoluble dualité, de revenir à l'Origine.

Joyce, Dos Passos et Döblin, en invoquant le sous-texte, ne font sans doute pas autre chose que le gnostique qui, selon H.-C. Puech, «ne fait tout au long de son itinéraire qu'aspirer à découvrir (à redécouvrir) et recouvrer (...) son être personnel, authentique, foncier»⁹. Tous leurs personnages parcourent ce chemin de l'éveil, sans toutefois en avoir également conscience. En tout cas tous se posent les questions qui obsédaient les gnostiques: «Qu'étais-je?», «Qui suis-je maintenant?», «Que serai-je?», «Que deviendrai-je?». Tous aussi font cette expérience affective de l'Absurdité, de l'étrangeté d'un monde pareillement voué au malheur.

Second chant: la Métanoïa

Si la question de l'origine est la grande affaire des gnostiques, c'est celle aussi de tous les personnages de ces trois romans, Jimmy Hef, arpentant les rues de Manhattan, ne cesse de s'interroger comme l'aurait fait, dans Alexandrie, un adepte de la gnose de Valentin: «Elaine, pourquoi sommes-nous ainsi?»; Franz Biderkopf, le Berlinoïse, est l'exemple parfait de l'amnésique qui fuit sa Vérité et doit passer par le feu purificateur de la mort, le feu d'une Nuit Obscure («*El fuego desta divina contemplacion...*») pour s'éveiller à la conscience de son Destin. Le cas est un peu à part: c'est le chœur qui, tout au long du roman, questionne le lecteur et questionne le pauvre hère. Franz, lui, n'entend pas, trop sourd, ou trop idiot pour lire les signes du Destin. Il se comporte comme une de ces bêtes des abattoirs de Berlin, subit les coups du Sort. «Maintenant on lui ouvre les veines du coup, c'est la profonde syncope. Mon enfant, nous voici en pleine métaphysique, en pleine théologie,

⁹ Puech, *En quête de la gnose*, p. XV.

tu n'es plus sur terre mais dans les nuages». Stephen Dedalus, un des «héros» d'*Ulysse*, est en quête de la paternité, le principe de la «consubstantialité» du père et du fils qu'il croit déceler chez Hamlet et Shakespeare. *Ulysse*, de ce point de vue, retrace le mouvement du savoir qui cherche à boucler sa boucle. Et puis ces questions, toujours, qui reviennent... dans la bouche de Stephen: «Qu'y a-t-il dans un nom? C'est ce que nous nous demandons quand nous sommes enfants en écrivant ce nom qu'on dit être le nôtre»; dans la bouche de Bloom, recueilli sur la tombe du pauvre Dignam: «Si tous nous devenions subitement d'autres?»¹⁰

Le lieu de leurs méditations, toujours, c'est la Ville, Babylone: la grande obsession des trois auteurs, inséparable de la litanie des tourments infligés à l'Homme sur terre, «Babylone (Berlin), la grande prostituée, la fille publique qui est assise au bord de l'eau». La ville, c'est le monde après le passage de Pandore. Difficile d'établir le registre complet des petites ou grandes perversions, des délinquances minuscules ou crimes majeurs, qu'elle sécrète entre ses murs. Chacun des trois romans contient ou peu s'en faut l'ensemble des péchés, mortels ou véniels, que sanctionne la Loi: prostitution, vol, viol, extorsion, chantage, meurtre, adultère, etc., mais aussi: petites pensées impures, omissions plus ou moins volontaires, silences coupables, médisances; la confession des auteurs est exhaustive. Aussi rêvent-ils de gigantesques incendies: New-York s'enflamme (on peut dénombrer au moins huit incendies dans *Manhattan*), tout comme Dublin dans *Ulysse*. Le feu, le feu qui purifie dit un personnage de Dos Passos: «Savez-vous combien de temps il a fallu à notre seigneur pour détruire Babylone? Sept minutes». Comme dans une «*Asphalt Jungle*», la source du Mal réside dans cette perpétuelle couche de bitume qui nous sépare à jamais de la Terre et brise l'échange avec son archétype: Spenta

¹⁰ Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, Paris, Gallimard, 1986, p. 208. James Joyce, *Ulysse*, 2 tomes, Paris, Gallimard 1957, pp. 302-303, puis p. 162.

Armaïti, l'antique Sophia de la cosmogonie mazdéenne¹¹. La ville est une prison, une geôle entre les murs de laquelle défilent les ombres:

Toute la population d'une ville disparaît, une autre la remplace, qui passe aussi, une autre viendra qui passera. Maisons, files de maisons, rues, kilomètres de trottoirs, piles de briques, pierres. Ça change de mains (...). On dit que le mort saisit le vif. Un autre se glisse dans ses souliers quand il reçoit sa feuille de route (...). Esclaves de la muraille de Chine. Babylone.¹²

La ville est propre à sécréter cette autre socialité comme réponse à l'enchaînement douloureux. C'est aux alentours de Babylone que la gnose aurait vu le jour, et c'est dans les mégapoles d'alors qu'elle se serait développée - Alexandrie, surtout, où Basilide, Carpocrate et Valentin ont fait les plus nombreux disciples. En même temps, le christianisme s'immisçait dans les quartiers populaires des grandes cités où l'échange permanent, la communauté de ceux qui vivent en «face-à-face», lui imprimèrent un style qu'il conservera, au grand dam des docteurs de la Foi, jusqu'au XIX^{ème} siècle et qui perdure encore parfois aujourd'hui, ne serait-ce qu'en pointillé: «les habitants des villes méditerranéennes possédaient depuis longtemps une *koinè* d'expérience religieuse et sociale, magnifiquement articulée, et qui les enveloppait»¹³; une *koinè* faite d'emprunts aux traditions juives et païennes d'Orient ou d'Occident. De tout temps la ville compose un terreau aux éléments d'origine les plus disparates, où poussent les «fleurs mystiques» les plus improbables. Hier encore, au Brésil, c'est

¹¹ **Henry Corbin, *Corps spirituel et Terre céleste*, Paris, Buchet/Chastel, 1979.**

¹² **Joyce, *Ulysse*, p. 237.**

¹³ **Peter Brown, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Paris, Gallimard, 1983, p. 32.**

dans le labyrinthe des ruelles étroites du Pelourinho de Salvador qu'Aninha, la très grande prêtresse du *candomblé*, a fait son initiation. Et aujourd'hui, ne voit-on pas se multiplier, dans les recoins sombres de nos mégapoles, les formes les plus insoupçonnées de «braconnage spirituel»?

L'expérience de la ville est parfois celle du Mal, ce Mal qui est l'oubli de notre «Nature Véritable». Elle appelle une réponse qui, toujours, consiste à revenir à la source. Chez les gnostiques cette voie s'appelait Métanoïa; c'est la repentance ou plutôt, la conversion, le retour à Soi. Les docteurs de la Foi ont souvent souligné ce paradoxe de certaines gnoses qui reconnaissaient la nécessité de la confession tout en niant la responsabilité de l'Homme dans le péché. Il ne peut en effet en être coupable, son Ame est pure par essence. C'est le Corps auquel il est «mêlé», la Matière dans laquelle il est emprisonné qui commettent la faute. La confession ne vise donc pas à obtenir le pardon, elle consiste en cette Métanoïa qui est la réactivation du *Noûs*, cette Lumière qui est en lui. La ville exacerbe le «pathos de l'incomplétude», toutes les délinquances religieuses, toutes les petites hérésies urbaines - du culte des saints de l'antiquité tardive au *New-Age* post-moderne - contiennent cette proposition de voyage-retour, de ré-intégration dans la Totalité, de rétablissement du dialogue avec les puissances occultes.

Contre l'époque et l'esprit de la Modernité (qui, selon Joyce, est celui de la *vivisection*), malgré cette «vague d'expansion et de progrès» qui les emporte, Joyce, Dos Passos et Döblin cherchent une autre voie, pour ainsi dire à rebours. Point d'orgue de leurs attaques: l'Individu loué, glorifié et sanctifié par les prêtres du modernisme. C'est là, au fond, la plus grande hérésie dont ils sont coupables: porter atteinte à l'Individualisme sacro-saint et prétendre que c'est là une voie sans issue, qui ne mène qu'à la perpétuelle douleur et au nihilisme. Toutes les questions que posent leurs «héros» traduisent cette nostalgie du Principe duquel ils découlent. Ils adoptent tous cette attitude «métanoïaque», et nourrissent le désir de rompre ce qui «mutilé, paralyse, trahit et caricature» leur individuation. Il est

impossible en effet de concevoir que ces trois auteurs, que trois personnalités aussi «fortes» puissent remettre en cause le principe même de l'individuation - comme les gnostiques, chez qui le développement personnel passait avant tout. Pour reprendre les termes d'Henry Corbin, ce n'est pas l'Individuation qui cause la douleur, c'est ce qui fige le mouvement de la génération et empêche le ressourcement¹⁴. Autrement dit, ce n'est pas dans la Création d'Hypostase(s) que réside le Tragique - elle est même une condition de l'Être pour se réaliser - mais dans la Catastrophe qui amène l'étant à perdre, sans pouvoir la reprendre, sa place dans le Plérôme.

Ulysse, Manhattan Transfer et Berlin Alexanderplatz contiennent, en quelque sorte, les premiers linéaments d'une théologie *apophatique* qui s'oppose même aux discours officiels de la modernité supportés par une théologie *kataphatique*. La première repose sur l'Immanence de l'Être en tous ses étants et suppose ce mouvement perpétuel de régénérescence des seconds dans le premier, et qui a pour nom Intégration (le *Tawhîd* de la gnose ismaélienne) ou Métanoïa. La seconde reconnaît, sanctionne et justifie la Chute: elle repose sur le postulat de la responsabilité de l'Homme. Elle dégénère souvent, dit Corbin, en idolâtrie, confondant le Dieu personnel (qui n'est, dans la théologie apophatique, que le nom de la première Hypostase) et le Principe Divin informulable, irréductible à une définition positive. De la théologie kataphatique et des discours positivistes de la Modernité a découlé une morale humiliante et castratrice; le négativisme peut au contraire accoucher d'une libération. La prise de conscience du tragique, si elle nous plonge, au moment où elle se produit, dans des abîmes de souffrances, a toutes les chances d'opérer une métempsychose et de déboucher sur une renaissance.

Troisième chant: la Tragédie

¹⁴ Henry Corbin, «De la théologie apophatique comme antidote du nihilisme», in *Le paradoxe du monothéisme*, Paris, L'Herne, 1981.

Ce qui caractérise au fond ces trois auteurs c'est leur sens du Tragique. Jean-Paul Sartre le souligne chez Dos Passos dans ses essais critiques¹⁵. Toutes les existences que l'auteur américain retrace, selon lui, sont refermées sur elles-mêmes: «ces vies humbles et vagues, nous ne cessons, dit-il, de les sentir comme des destins». Certes le grand Sartre liait ce tragique des personnages à la situation dans laquelle ils évoluaient: le capitalisme. Il est bien évident que ces trois romans contiennent des ferments de critique sociale: l'hérésie contre la Morale, la «pornographie» de Joyce, par exemple, en est un des aspects. Mais il est impossible de les réduire à cette seule dimension. Il y a un principe dans chacun d'eux qui excède cette analyse. Dos Passos et Döblin ont certes fait partie de L'internationale littéraire. Mais leur adhésion n'est pas si entière - à moins que ce soit leur communisme qui soit un peu particulier, pas encore figé. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire d'être un marxiste convaincu pour associer, en 1920, le capitalisme et la modernité. La proposition de Sartre, enfin, est paradoxale: si Dos Passos était marxiste, il ne pourrait être tragique. Si le marxisme et le capitalisme s'opposent par leur méthode, ils ne se différencient pas du point de vue de la Tragédie: ils sont, l'un comme l'autre, essentiellement anti-tragiques. Tout laisse penser au contraire que Dos Passos, dans *Manhattan Transfer*, va beaucoup plus loin qu'un discours sur la lutte des classes: on trouve dans son roman tous les indices de la révélation tragique.

Le premier moment de cette révélation, est toujours un sentiment de l'écroulement du temps, la négation de son écoulement linéaire, voire son inversion totale. Lorsqu'on entre dans le temps tragique, on commence par la fin, on est au point culminant du tragique, au moment de la détente maximale de son ressort. «Dès qu'il nous atteint, dit Clément Rosset, le Tragique est fini, tandis que nous qui reparcourons l'itinéraire tragique en sens inverse pour arriver à son point de départ, la

¹⁵ Jean-Paul Sartre, *Critiques littéraires*, Paris, Gallimard, 1947.

mort, avons l'illusion d'aller vers l'avenir...»¹⁶. Le déroulement du temps immédiat se brise et se fige dans un présent perpétuel. C'est pourquoi les vies «humbles et vagues» de Jimmy Herf ou d'Elaine Thatcher nous apparaissent si closes sur elles-mêmes. Tout semble, dès le départ, joué pour elles. Mais Joyce et Döblin, eux aussi, culbutent le temps à leur manière. Döblin le retourne comme une chaussette; d'emblée il nous affranchit du sort que va subir Franz Biberkopf. Le roman s'ouvre sur une mise en garde: «Au début tout ira bien. Mais à la longue, et bien que jouissant d'une certaine aisance matérielle, il sera jeté en lutte et bataille contre quelque chose d'imprévisible, et qui, venu de l'extérieur, ressemble à la Fatalité». Paroles prononcées par un choryphée qui ensuite, comme dans les tragédies grecques, ne cesse de commenter, annoncer et rappeler ce qui va se produire. Dans *Manhattan Transfer* également, il y a une sorte de chœur qui intervient plus discrètement. Plus abstrait, et distant, il préfigure ce que deviendra «l'oeil de la caméra» dans les autres romans (*La Grosse galette, 42ème parallèle, etc...*). Chaque chapitre commence par un petit commentaire au ton parfois prophétique: le deuxième de ces textes, au second chapitre (Métropole), débute ainsi: «il y avait Babylone et Ninive...». Lourd de conséquence pour le reste. Il y a encore, dans le roman américain, la cassure du déroulement de ces vies qui s'entrecroisent, irrégulièrement, sans «raisons», et l'usage des temps du passé. Une technique de «désebrayage», comme diraient les linguistes, qu'on retrouve dans *Ulysse*, et qui fige le temps et les choses. Les trois livres, enfin, manifestent une hyper-dilatation, une inflammation du présent (plus de mille pages dans le roman de Joyce pour une seule journée de flânerie de Bloom, son «héros») caractéristique de la conscience tragique. Ce jeu de distanciation et d'implication dans lequel ils nous tiennent, cette contradiction entretenue toujours entre le desebrayage et l'ancrage de l'action dans le présent - tout cela fonctionne comme le *Verfremdungseffekt* du théâtre brechtien. Il nous rend étrange le sort de ces «héros» et fait apparaître, dans le

16 Clément Rosset, *La philosophie tragique*, Paris, P.U.F., 1990, p. 15.

même temps, un mécanisme en action. Car le Tragique, n'en déplaie à Sartre, n'est pas une situation mais un mécanisme. S'il y a didactisme chez ces trois auteurs (encore que Joyce n'en ait jamais été suspect), il s'agit bien de cette révélation tragique, la Métanoïa, et la conscience de ses trois aspects fondamentaux que sont l'Irresponsable, l'Irréconciliable et l'Indispensable¹⁷.

L'Irresponsable est inséparable du Tragique, ce sont des forces «extérieures», celles qui peuplent l'Au-Delà, qui doivent endosser la culpabilité de notre faillite et celle du monde. C'est probablement là que se situe le plus grand blasphème de Joyce, de Dos Passos et de Döblin envers l'idéologie dominante de leur époque, ce en quoi ils constituent, à proprement parler, trois auteurs «insupportables». Comme les gnostiques en leur temps, ils prennent à rebours les fondements même de l'Institution morale et religieuse. L'Homme (en tant que *Noûs*) n'est pas responsable du péché, mais en même temps, il ne peut s'y soustraire. Le Mal est un principe autonome, comme l'est le Prince des Ténèbres vis-à-vis du Père de la Grandeur, qui existe en soi, par soi et pour soi. Il est en nous, comme la Lumière, en tant que nous sommes d'une double Nature, un Mélange. La disgrâce, toujours, pèse sur cette notion: «tout mélange, dit Roger Caillois, est une opération dangereuse qui tend à apporter de la confusion et du désordre». Les critiques de l'époque, comme les hérésiologues du début de la chrétienté, n'ont vu là le plus souvent que la justification d'un immoralisme pervers: les scandales des Ophites et des Pérates ou bien ceux des Séthiens, pour qui la pratique sexuelle était une liturgie, ont été condamnés sans que personne ne devine ce qu'il y avait de vital et de fondateur dans leurs communautés¹⁸. Cet *immoralisme*, s'il en est, ne conduit pourtant pas au nihilisme, il conviendrait mieux de parler dans ce cas, comme le ferait Michel

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ **Sur la question des rapports entre la gnose et la morale, voir notamment Jacques Lacarrière, *Les gnostiques*, Paris, Gallimard, 1973.**

Maffesoli¹⁹, «d'immoralisme éthique». Car le Tragique, enfin, ce en quoi il est Indispensable, est l'essence même du sentiment religieux, l'essence de ce sentiment de «sociabilité» générale et d'intégration, au sens ismaélien du terme, entre l'Homme et le Cosmos.

RÉSUMÉ

¹⁹ De Michel Maffesoli voir notamment, à ce sujet, *L'Ombre de Dionysos*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1985.

Ulysse, Manhattan Transfer, Berlin Alexanderplatz: trois romans maudits au début de ce siècle, mis à l'index, promis au bûcher. Joyce, Dos Passos, Döblin: trois auteurs dont la gloire - posthume - ne saurait faire oublier qu'ils furent, en leur temps, des visionnaires réprouvés. Prophètes? Moins au sens où ils auraient vu la catastrophe qui allait bientôt plonger le monde dans la plus grande guerre de l'histoire. Tous trois, hantés par le «souvenir de Babylone», se font plutôt conscience d'une Chute ayant déjà eu lieu comme accomplissement inéluctable d'un destin tragique. Hérétiques? Assurément. Pourfendeurs du Style, de la Morale et de la Modernité. Leur hérésie, pourtant, annonce et fonde une irreligion nouvelle, appelant une nouvelle sociabilité entre le cosmos et l'humanité.